

Soyons plus urbains

La ville a de nombreux amoureux – architectes et urbanistes – qui s'acharnent à redonner droit de cité au rêve

PAR FREDERIQUE DEGRAVELAINE

A QUOI sert l'urbanisme ? Se pratique-t-il vraiment, cet art dont les citadins sont en droit d'avoir oublié l'existence, tant leurs villes sont dures à vivre ? Une exposition au centre de création industrielle de Beaubourg, « A la recherche de l'urbanité », donne un début de réponse, à travers des exemples où effectivement le « savoir faire la ville » apparaît. Des exemples qui permettent de ne pas désespérer.

Un ravin dans le centre d'une ville. C'est le Hédas, qui traverse Pau sur un kilomètre. Autrefois une rivière sur laquelle les industries — moulins, forges, teintureries, tuileries — se sont concentrées. Au XIX^e siècle, la rivière devient égout, l'égout canal et, finalement, le tout est couvert. Rien n'arrête alors la dégradation de ce quartier vivant qui devient insalubre.

Lorsque la ville de Pau — et son maire socialiste André Labarrère — redécouvre cet espace « libre », la première tentation des technocrates est d'y planter parkings et voie automobile. C'est ici qu'un urbaniste intervient, Michel Cantal-Dupart. Son projet : récupérer ce lieu sauvage, sans le trahir, en lui restituant sa vocation privilégiée d'espace naturel et en lui en conférant une nouvelle relier entre eux les différents quartiers qui le bordent.

En sept ans, le projet a évolué ? Un programme de logements s'y est ajouté et beaucoup d'équipements : une vieille usine a été réhabilitée en maison de l'enfance ; des jeunes qui « squattaient » une vieille maison pour y organiser des fêtes en ont pris possession officiellement, en autogestion. Maison de quartier, parkings où les voitures laissent la place aux chapiteaux lorsque les associations le demandent, jardins sur les fortes pentes, restaurants ouverts tard le soir... « Plus qu'un terrain d'aventure, le Hédas s'est reconstruit

Autre rêve, celui de trois architectes belges qui proposent à Bruxelles la restructuration d'un quartier historique d'où l'habitat a été totalement exclu pour laisser place au désordre des bureaux. Ils proposent de réhabiliter une caserne pour la reconvertisse en logements sociaux, ouvrant une nouvelle rue ponctuée d'arcades et d'équipements publics qui aboutirait sur le Palais royal. Projet réaliste et pourtant... Une telle ambition n'est pas encore de mise en Europe.

Un coin de ciel bleu

A moins que les habitants d'un quartier menacé ne résistent aux assauts des programmes bureaucratiques. À Bruxelles encore, un bel exemple, celui du quartier de Marolles où un vicaire a demandé à Paul de Gobert de peindre sa maison en trompe-l'œil, faisant naître un nouveau coin de rue ; « Miroir de la vie sociale et culturelle, ma peinture reflète ses passions, ses aspirations. » Un coin de ciel bleu et de lumière.

Bien d'autres projets exposés pour ce retour de l'architecture à la Biennale de Paris mériteraient d'être détaillés. Celui du quartier de l'Alma-gare à Roubaix où les habitants, groupés dans un atelier public d'urbanisme, ont su réfléchir sur leurs désirs et leurs revendications et imposer leurs choix. Celui de jeunes architectes qui proposent de rétablir les relations humaines dans les grands ensembles grâce à des espaces partagés où peuvent se rencontrer les habitants. Pour s'y promener ou développer des activités collectives. Celui de Saint-Denis où, pendant les travaux de rénovation du secteur de la basilique, entre bus métro et mairie, une pyramide, des balustrades, des bancs et des abris, créent une aire de jeu provisoire, construite à partir d'éléments récupérés sur les chantiers de démolition, annonciatrice de ce qui va devenir dans la ville.



Projet de l'Alma-gare à Roubaix.



Maison en trompe-l'œil, à Bruxelles.



Le gratte-ciel végétal new-yorkais de Roger Ferri.



Magnifique utopie

L'exposition de Beaubourg laisse une large place à l'imaginaire. Avec par exemple la magnifique utopie de gratte-ciel végétal à New York : Roger Ferri, architecte américain, propose de greffer sur une des faces de l'immeuble un immense jardin vertical où le public pourrait déambuler, entre falaises, cascades et bois.

Exposition fouillée et riche, difficile à lire, hélas ! mais celui qui aura la patience de s'y arrêter deux heures a toutes chances d'en ressortir ravi, étonné peut-être de découvrir que tout n'est pas pourri au royaume de l'architecture. Exposition subversive aussi puisqu'elle éveille l'inévitable question : pourquoi ces beaux projets voient-ils si rarement le jour ? Pourquoi, lorsqu'ils se réalisent, ressemblent-ils à des coups de chance ?

Ce n'est pas un problème de prix. « Faire de l'urbanisme et de l'architecture, c'est faire des économies » dit Cantal-Dupart. Si les aménageurs des dernières décennies ne les avaient pas oubliés, il ne serait pas nécessaire aujourd'hui de réhabiliter à grands frais des ensembles vieux de moins de vingt ans...

Une beauté douce à vivre

Alors, manquons-nous de créateurs ? Ces écoles d'architecture tant décriées n'ont-elles formé que des minables incultes ? C'est tout le contraire qui est vrai. Comparés à leurs aînés responsables de la reconstruction, les jeunes architectes français font preuve d'une exceptionnelle capacité d'invention. Le débat qui agite le milieu de l'architecture depuis une dizaine d'années a donné naissance à une nouvelle recherche sur la mise en forme de la ville, faite de références au passé et d'imagination. Une discipline est née, loin des dogmes qui opposent les tenants de villes du XVIII^e siècle qu'il conviendrait seulement de copier et les « modernes » qui veulent encore détruire pour construire : l'architecture urbaine a minutieusement dessiné sur le papier glacé des revues spécialisées mais peu construit. Exemple toujours cité parce que quasi unique, les Hautes-Formes, ensemble de six bâtiments de logements réalisés par la régie immobilière de la Ville de Paris dans le XIII^e arrondissement ; beaux immeubles blancs, « maquettes géantes pour grands enfants » où la lumière joue entre les perspectives classiques.

Mais les Hautes-Formes et leur beauté douce à vivre sont le fruit du hasard. « Il y a de bonnes idées mais pas de demande d'idées » constate Cantal. Autrefois, le Pouvoir affirmait avec violence — voir Haussmann — la force de ses valeurs. Aujourd'hui, les équipements du Pouvoir sont anodins ; il éloigne des centres ses hôpitaux, ses prisons, ses casernes. Seuls les musées et les stades ont encore droit de cité, symboles sans doute de la société sans classe rêvée. « Le Pouvoir lui-même est frappé de faconisme » écrit François Barré, un des organisateurs de la Biennale. La dernière interview de Giscard d'Estaing au « Nouvel Observateur » lui donne tragiquement raison dans sa nullité et sa neutralité. L'élu, gérant d'un temps raccourci, comme le dit encore François Barré, n'ose plus s'engager sur l'architecture. A quelques exceptions près dans les communes de gauche. Il se contente de suivre les grandes vagues qui rejettent tours et barres. Ni sa culture personnelle ni sa classe ne lui offrent un projet capable d'exprimer la ville de son temps.

Enjeu politique

Le monde politique français a tellement honte des horreurs commises depuis la reconstruction qu'il se contente de ne plus vouloir toucher à rien, oubliant que la ville doit être perpétuelle construction pour rester vivante. Et il laisse faire les ingénieurs. Citons encore le massacre des Halles, dont on a voulu l'architecture la plus neutre et transparente mais où on a laissé se construire un nœud routier souterrain particulièrement nuisible et aberrant...

En Italie, la qualité urbaine est en train de devenir un enjeu politique. Nous n'en sommes pas encore là. Les architectes, pour faire passer leurs idées parfois « incongrues », se sentent obligés de les travestir, de les habiller du discours à la mode, arbres et petits oiseaux.

Pourtant, l'urbanité est possible. Elle consiste en la redécouverte des usages et des rêves par lesquels les citadins « lisent » leur ville. L'urbanité privilie les relations socio-culturelles et non les codes géométriques ou les références à la ville idéale. Pour exister, elle doit se « mouiller » au jeu des contradictions multiples qui agitent la ville, désirs des usagers, des associations, des commerçants, des élus, des services municipaux... Processus démocratique réel qui permet au créateur de confronter son invention à la richesse et à la complexité de la vie sociale. A ce prix seul, la ville vivra.